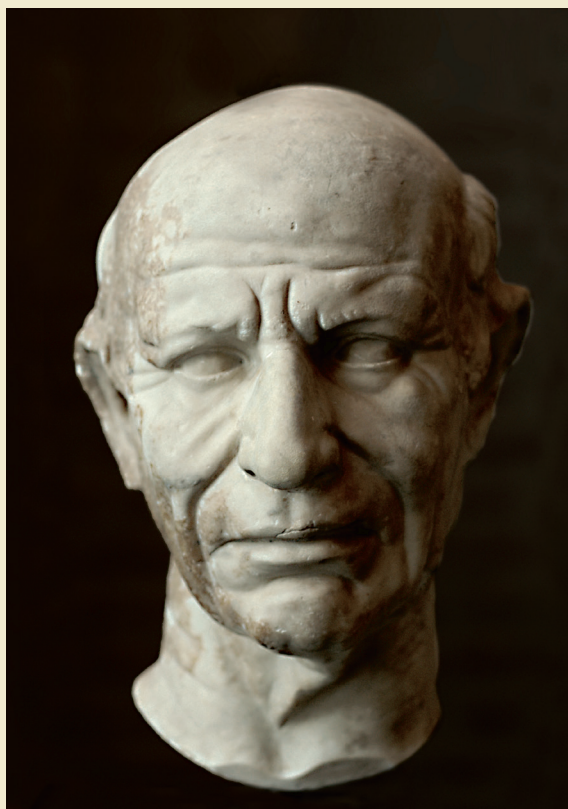


Bernard Rémy  
Nicolas Mathieu

# LES VIEUX EN GAULE ROMAINE

I<sup>ER</sup> SIÈCLE AV. J.-C. - V<sup>E</sup> SIÈCLE APR. J.-C.



*Les Hespérides*

éditions errance

COLLECTION « LES HESPÉRIDES »

# Les vieux en Gaule romaine

(I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. – V<sup>e</sup> siècle après J.-C.)

Bernard RÉMY, Nicolas MATHIEU

avec la collaboration de

Henri DESAYE, Maxence SEGARD

et la participation de

Patrice FAURE, Cyrille LE FORESTIER, Xavier LONG et Christian VERNOU



Légende de l'image de couverture :

Tête de vieux Romain. Environ 60 av. J.-C. Glyptothèque de Munich. Photo Bibi Saint-Pol.

© Wikimedia commons

Légende des images de quatrième de couverture :

Silènes. Marbres de Carrare, fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. Musée départemental Arles antique (FAN.92.00.537 et FAN.92.00.549). Photos Lionel Roux.

*Bernard Rémy est professeur émérite d'histoire romaine de l'Université de Grenoble-Alpes – Centre de recherche en histoire et histoire de l'art, Italie, Pays alpins, Interactions internationales (CRHIPA) - CNRS, Centre Camille-Jullian, Aix-en-Provence.*

*Nicolas Mathieu est professeur d'histoire romaine de l'Université de Grenoble-Alpes – CRHIPA.*

*Tous deux ont publié Les femmes en Gaule romaine. I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. - V<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. (éditions Errance, 2009).*

*Henri Desaye est conservateur honoraire du musée de Die (Drôme).*

*Patrice Faure est maître de conférences d'histoire romaine à l'Université de Lyon III - CNRS HISOMA.*

*Cyrille Le Forestier est archéanthropologue à l'INRAP - CNRS UMR 7268 – ADES.*

*Xavier Long est maître de conférences de Géographie à l'Université de Grenoble-Alpes.*

*Maxence Segard, Archeodunum – CNRS, Centre Camille-Jullian, Aix-en-Provence.*

*Christian Vernou est conservateur en chef du patrimoine, chercheur associé à l'UMR 6298 du CNRS, ARTÉHIS, Dijon.*

Ouvrage publié avec l'aide du Centre de recherche en histoire, histoire de l'art, Italie, Pays alpins.



CENTRE DE RECHERCHE EN HISTOIRE  
ET HISTOIRE DE L'ART. ITALIE, PAYS ALPINS

© Éditions Errance, Arles, 2015

Actes Sud

BP 90038

13633 Arles cedex

<http://www.librairie-epona.fr>

ISBN : 978-2-87772-587-3

Pour recevoir gratuitement  
notre catalogue et des informations  
sur les nouveaux titres publiés  
par les Éditions Errance  
concernant l'archéologie, l'histoire  
et le patrimoine,  
veuillez nous adresser  
vos coordonnées ou nous envoyer  
votre carte de visite.

## AVANT-PROPOS

À la mémoire de Suzanne Desaye

Après la publication de notre ouvrage sur *Les femmes en Gaule romaine* (Paris, Errance, 2009), nous avons décidé d'entreprendre une recherche sur un sujet encore plus délaissé : la vieillesse en Gaule entre le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et le V<sup>e</sup> s. apr. J.-C. Dans un temps et dans un pays où les personnes âgées sont de plus en plus nombreuses, il n'y a pourtant guère de synthèse en français sur les "vieux Gaulois". Il nous a donc semblé utile d'essayer de combler cette lacune. Conscients de la grande difficulté de cette entreprise, qui complète par maints égards notre précédente étude, nous avons jugé indispensable d'y associer Henri Desaye, un historien et un épigraphiste, fin connaisseur des langues anciennes, Cyrille Le Forestier, Maxence Segard et Christian Vernou, trois archéologues qui ont beaucoup fouillé les cimetières gaulois et gallo-romains au cours de ces dernières années, en s'intéressant à l'âge des défunts, ainsi que Patrice Faure, un spécialiste de l'armée romaine et Xavier Long, un géographe de notre université. Nous les remercions d'avoir accepté notre proposition. En plus des contributions qu'ils ont signées, nous avons souvent repris au fil des pages les suggestions et les remarques, écrites ou orales, de nos cinq collègues.

Cette recherche est particulièrement délicate pour la fin de la Gaule indépendante. En effet, à cette époque, hormis l'archéologie, la documentation est très limitée, conséquence du tout petit nombre de représentations figurées de vieillards (voir chapitre I), de l'apparition tardive de l'écriture en Gaule et de la quasi-confiscation des informations par les druides qui cultivaient le secret et transmettaient leurs connaissances à leurs disciples par la parole. Les récits des voyageurs grecs (notamment les quelques fragments conservés de Poseidonios) ne compensent pas ces lacunes, car ils contiennent de nombreuses approximations et déformations et le célèbre texte de César sur la société gauloise comporte le filtre induit par le discours d'un conquérant.

Pour la période gallo-romaine, se présentent deux difficultés : quelle est l'importance de la prégnance des influences romaines dans les Gaules ? – Peut-on y transposer la situation des vieux à Rome, mieux connue par nos sources ? Dans ces conditions, nous serons parfois conduits à nous appuyer sur des exemples romains pour tenter de suppléer prudemment les lacunes ponctuelles de notre documentation gauloise. De même, nous avons jugé utile de mener des incursions dans les mondes provinciaux voisins.

Nous avons estimé que l'emploi du nom commun "vieux" était tout aussi légitime que l'utilisation du mot "jeune" et qu'il n'avait aucune connotation péjorative. Deux glossaires précisent le sens des mots "techniques" qui sont signalés dans le texte par un astérisque. Le glossaire des termes médicaux est inclus dans ce livre ; le glossaire des termes et notions de

civilisation est accessible sur Internet. Dans le texte et dans les notes, les références bibliographiques des auteurs contemporains<sup>1</sup>, cités plus d'une fois, sont conformes aux normes simplifiées : nom de l'auteur, date de parution, pagination (pour les articles). Lorsque plusieurs publications d'un même auteur ont paru la même année, l'année de parution est suivie d'un a, b, c... Dans les références aux sources, nous mettons des crochets au lieu de parenthèses pour éviter des confusions, lorsqu'il y a juste avant une autre parenthèse dans le texte ou dans la référence elle-même.

Toutes les photos d'inscriptions concernent des vieux, identifiés par l'indication de leur âge au décès. Pour les représentations figurées, il n'est pas du tout certain que tous les personnages retenus aient atteint ou dépassé la soixantaine, car les hommes et les femmes n'ont pas tous l'apparence de vieux au même âge (voir figure 16, le buste de Marc Antoine, alors âgé de 43 ans). Certains sont "vieux" bien avant les autres, mais tous sont au moins largement matures.

Sauf indication contraire, les dates indiquées sont postérieures au début de l'ère chrétienne. Enfin, nous tenons à remercier très sincèrement tous les nombreux collègues et amis qui ont bien voulu nous fournir d'indispensables renseignements : Michel Aberson, Robert Bedon, Marianne Coudry, Philippe Curdy, Véronique Dasen, Valérie Delattre, Cécile Evers, Michel Fuchs, Filippo Gambari, Jean Guyon, Marc Heijmans, Patrick Le Roux, Philippe Leveau, Caroline Michel d'Annville. Merci aussi à nos relecteurs : Marc Belly, Julie Dalaison, Jean-Pierre Martin et Maxence Segard, qui nous ont évité bien des maladrresses. Nous ne saurions oublier Fabrice Delrieux qui a assuré la réalisation des cartes, Isabella Tarricone (CRHIPA) qui a mis au net les clichés numériques et Claire Laurenzio qui a assuré le suivi de la préparation de la publication de ce livre.

BERNARD RÉMY, NICOLAS MATHIEU,  
Grenoble, Saint-Jean-d'Arvey, Rennes, 2011-2014.

### Avertissement au lecteur

Le lecteur qui désire aller plus avant dans ses recherches ou simplement combler sa curiosité peut consulter le lien suivant :



Il y trouvera :

- les principales sources littéraires traitant de la vieillesse et des vieux à Rome et en Gaule ;
- les vieux hors de Gaule ;
- la bibliographie des sources : littéraires, juridiques, épigraphiques, numismatiques, papyrologiques, archéologiques et monuments figurées ;
- les arbres généalogiques ;
- le glossaire des termes et notions de civilisation ;
- les indices ;
- les repères biographiques des principaux auteurs antiques utilisés ;
- la table des sources ;
- la table des cartes et des figures.

Que la lecture de ces documents lui soit heureuse et bénéfique.

## INTRODUCTION

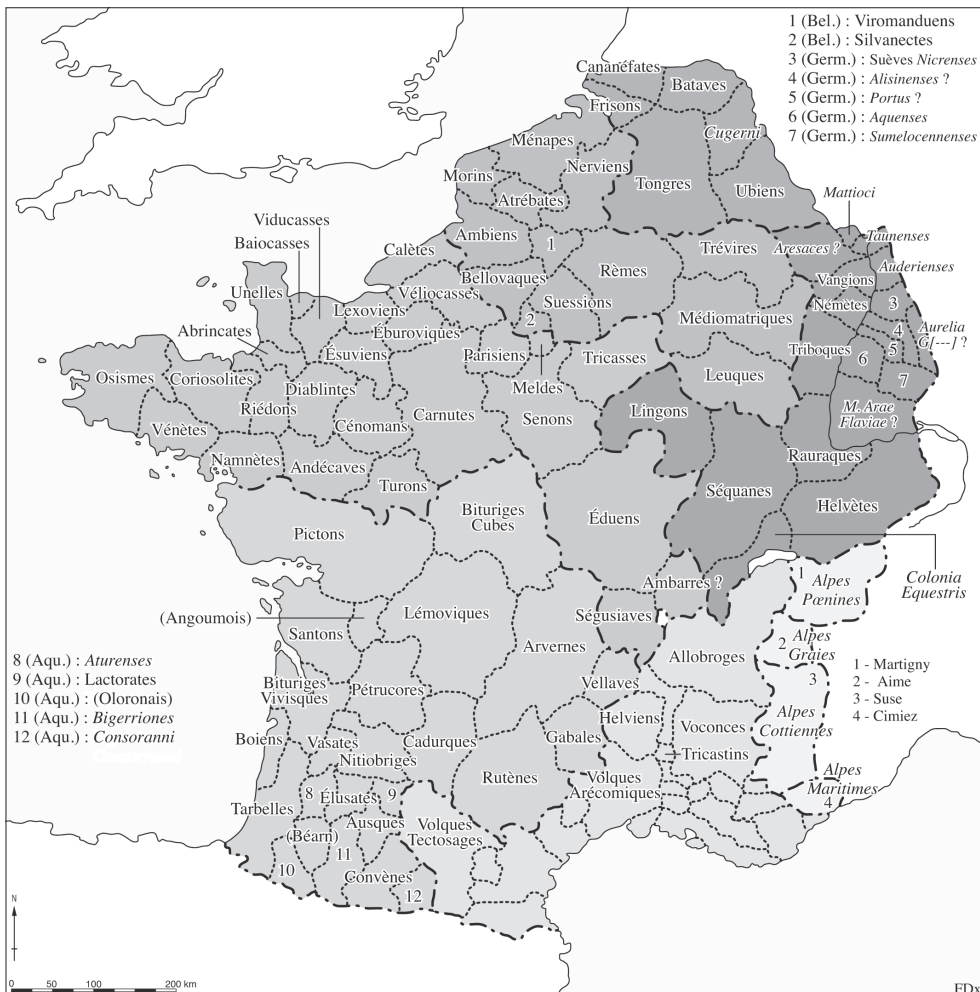
Dans notre ouvrage sur les femmes, nous avons essentiellement centré notre propos sur la partie française de la Gaule, créant ainsi une identité réductrice entre la France et la Gaule. Ce choix nous a été reproché à juste titre par Marie-Thérèse Charlier et François Wiblé, car les territoires “étrangers” de la grande *Gallia Belgica* – comprenant les deux districts militaires de Germanie supérieure et de Germanie inférieure, érigés en provinces de plein exercice par Domitien (81-96) – nous auraient fourni bon nombre de documents intéressants, notamment la cité des Trévires.

### *Le cadre géographique*

Dans ce nouvel ouvrage, nous avons donc décidé d’élargir notre aire géographique à l’ensemble de la Gaule et de prendre en compte la Gaule Transalpine/Narbonnaise et l’ensemble de la Gaule Chevelue césarienne qui va jusqu’au Rhin<sup>2</sup>, c’est-à-dire les futures Trois Gaules (Aquitaine, Lyonnaise, Belgique)<sup>3</sup>, mais aussi les versants français de trois des quatre petites provinces des Alpes occidentales (Cottiennes, Graies, Maritimes). Étant donné les difficultés chronologiques de notre documentation épigraphique, nous entendons la Gaule Belgique dans son extension territoriale première avec les districts germaniques (carte 1).

Très variés, ces territoires ne sont pas tous entrés en même temps dans le monde romain. La Transalpine fut conquise par Rome entre 125 et 121 av. J.-C., mais elle fut peut-être seulement organisée en province par Pompée (vers 77 av. J.-C.)<sup>4</sup>. Rapidement romanisée, elle prit, sous Auguste (27 av. J.-C.-14 apr. J.-C.), le nom de Narbonnaise – du nom de Narbonne, sa capitale – et fut administrée par des gouverneurs tirés au sort parmi les sénateurs de rang prétorien ; ils restaient en charge pendant un an et portaient le nom de proconsuls. Annexée au territoire romain au terme des difficiles campagnes de César entre 58 et 51 av. J.-C., la Gaule Chevelue fut divisée par Auguste en trois provinces impériales (Aquitaine, Lyonnaise, Belgique). Dans sa partie orientale, la *Gallia Belgica* a inclus des cités helvètes, gauloises et celto-germaniques (Lingons, Rauraques, Rèmes, Séquanes et toutes les cités de la rive gauche du Rhin) qui, sous Domitien, formèrent les deux nouvelles provinces impériales consulaires de Germanie supérieure et de Germanie inférieure. Les gouverneurs de ces trois provinces étaient des sénateurs de rang prétorien qui portaient le nom de légats d’Auguste propréteurs, comme les

## LES VIEUX EN GAULE ROMAINE



Carte 1 : Les Gaules et les provinces des Alpes (F. Delrieux).

gouverneurs des Germanies qui étaient, eux, de rang consulaire. Nommés par l'Empereur, ils étaient remplacés quand ce dernier le jugeait bon.

Les Romains de la République connaissaient mal les Alpes et ne s'intéressaient pas à ses habitants<sup>5</sup>. Aussi, pendant longtemps, n'ont-ils pas jugé nécessaire de prendre possession d'un territoire réputé hostile, pauvre et répulsif. Tardive et mal connue, la conquête du massif ne procéda pas d'un plan d'ensemble, mais d'opérations ponctuelles. Voulant franchir les Alpes pour marcher contre les Helvètes, César se heurta en 58 av. J.-C. aux Ceutrons de la Tarentaise, des vallées du Doron, de l'Arly et du cours supérieur de l'Arve (pour le versant français), mais ils ne furent peut-être pas vaincus par le futur conquérant des Gaules ; en tout cas, ce peuple alpin ne fut pas intégré alors dans le monde romain. C'est probablement Auguste qui annexa leur territoire sans violence et le plaça sous le contrôle de préfets (militaires ?). Claude (41-54) en fit la province

impériale des Alpes Graies. En 58 av. J.-C., le roi Donnus, qui contrôlait la haute vallée de la Durance, la Maurienne et le val de Suse, conclut avec César un traité qui lui permit de garder son royaume. À la mort de son petit-fils, Cottius II, Néron (54-68) transforma, en 63 (?), son domaine en province des Alpes Cottiennes. Entre le Var et la baie de Monaco, les farouches tribus des Alpes Maritimes occupaient la côte méditerranéenne et son large arrière-pays (bassins du Var, du moyen et du haut Verdon, de l'Asse et de la Bléone). Conquête sans doute vers 14/13 av. J.-C., la région ne devint province que sous Néron, en 63 (?), sous le nom d'Alpes Maritimes. Ces trois territoires étaient administrés par des chevaliers qui appartenaient au second ordre de la société romaine, l'ordre équestre. Nommés par le Prince pour une durée plus ou moins longue, ces gouverneurs portaient au Haut Empire le nom de procurateurs.

### *Le cadre chronologique*

Sans pour autant délaisser les II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. avant notre ère et les IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s. apr. J.-C., nous avons centré notre recherche sur les trois premiers siècles de l'Empire, où les informations sont

Carte 2 : La Narbonnaise (F. Delrieux).





de loin les plus importantes et les plus variées. Toutefois, quand nous l'avons jugé nécessaire pour notre propos, nous avons aussi utilisé des documents des IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. av. J.-C. et du VI<sup>e</sup> s. apr. J.-C. Nous avons donc choisi d'étudier la vieillesse en Gaule sur une période relativement longue, mais nous avons bien conscience que cette recherche s'inscrit dans un cadre géographique et chronologique beaucoup plus vaste : celui de la continuité des mentalités et des conceptions du monde antique sur le dernier âge de la vie.

### *Les mots de la vie*

Contrairement à l'opinion de certains, il n'y a pas eu d'"invention" de la vieillesse par tel ou tel auteur à un moment donné de l'Antiquité<sup>6</sup>. Très normalement, elle a toujours été présente dans les préoccupations des hommes et des femmes et elle occupe une place complexe dans la société gallo-romaine. En effet, la vieillesse était un des âges de la vie<sup>7</sup> : après avoir été tour à tour *infans*, *puer*, *iuuenis*, on devenait *senex*. Notons qu'il n'existe pas en latin de mot pour désigner l'"âge d'homme". Ovide<sup>8</sup> divise bien la vie en quatre périodes de vingt ans : *puer*, *iuuenis*, *maturus*, *senex* et donne à *maturus* le sens de mature, mais ce mot semble peu employé dans cette acception dans la littérature antique. Dans les comices centuriates, on passe du *iuuenis* ou plutôt du *iunior* au *senior* ! (voir *infra*). Comme on le verra, pour les hommes, la vieillesse (*senectus*) était dans la Rome républicaine l'âge de l'incapacité militaire. Dans la vie quotidienne, on ne sait pas si une différence était faite ou perçue entre les *senes* et les *seniores*. En outre, à Rome, à l'intérieur de la famille, la vieillesse n'entraînait aucune diminution juridique du pouvoir du père de famille, le *pater familias* : seule sa mort modifiait la situation juridique de ses descendants *in potestate* et de sa domesticité servile (voir chapitre V). L'âge n'intervenait pas.

### *Les mots de la vieillesse*

En l'absence d'indication de l'âge, identifier les vieux passe par le repérage des mots qui les désignent comme tels ou les situent dans une chaîne généalogique susceptible d'être interprétée en termes d'âge avancé. Dans la littérature, le latin a plusieurs séries de mots pour désigner la vieillesse (tableau n° 1) :

– *Anus* pour les seules femmes, selon Isidore de Séville<sup>9</sup> – ce qui se vérifie quasiment tout le temps – et ses dérivés. Ce mot a essentiellement une connotation péjorative. Il désignait une femme ménopausée, physiquement décrépète<sup>10</sup> et non attractive sexuellement<sup>11</sup>. Qui plus est, il était souvent associé à un penchant pour la boisson<sup>12</sup>. Ce nom ne désignait jamais les femmes de la haute société.

– *Senex*, substantif masculin qui correspond à *anus* ; *senis*, adjectif qui s'emploie uniquement au genre animé masculin ou féminin. *Senex* désigne d'abord le vieil homme, le vieillard, l'homme âgé par opposition au *iuuenis*, notamment dans la comédie où il identifie familièrement le *pater familias*. Le mot est aussi appliqué aux grands hommes du passé, considérés pour leur caractère vénérable ou leur ancienneté. Enfin, il est l'équivalent des gérontes dans les cités grecques. *Senex* appartient au groupe<sup>13</sup> de nombreux termes construits à partir du thème \**sen-* que l'on rencontre aussi en gaulois dans les noms propres : *seno-* (Senomaglus, Seniorix...). Contrairement à *anus*, *senex* a un sens positif.

Dérivent de ce mot ou sont formés sur ce thème : *senectus*, adjectif, usité surtout dans *senecta aetas*, d'où *senecta* (féminin), la vieillesse comme période et comme condition – *senectus*, -utis, substantif féminin avec les mêmes sens mais en commençant par la condition et aussi dans un sens collectif –, *senium*<sup>14</sup>, qui désigne un homme du “quatrième âge” (vers 70 ans) –, *Senatus*, le Sénat, qui est l’assemblée des anciens, un lointain équivalent de la *gerousia* du monde grec. Aucun de ces mots ne définit un âge ni une durée ni ne dessine une table absolue des âges, mais *senium*, mot plus fréquemment utilisé chez les auteurs de l’époque impériale, introduit une nuance relative dans l’arc de temps de la vie en suggérant qu’il y a des âges de la vieillesse<sup>15</sup>.

– *Senior*, adjectif, comparatif de *senex*, *senis*, existe aussi en tant que substantif. Il s’oppose à *iunior*, le comparatif de *iuuenis*. Substantivé, l’adjectif est surtout utilisé au pluriel pour les centuries de citoyens, les *centuriae seniorum*, par opposition aux *centuriae iuniorum*<sup>16</sup>, les plus âgés par rapport aux plus jeunes, autour d’un âge pivot, quarante-cinq ans, qui est *terminus ad quem* et *terminus a quo* (voir *infra*). *Senior* a une nuance de respect qui ne se rencontre guère dans *uetus* – troisième mot servant à désigner la vieillesse –, au moins chez Plaute. Toutefois, il est difficile de déceler une règle d’utilisation distincte de *senex* et *senior*. Ainsi, chez Martial, lit-on dans l’*Épigramme*, VII, 88 : *Me legit omnis ibi senior iuuenisque puerque*, soit “Ici [à Vienne, Isère] tout le monde me lit, vieillard, jeune homme, enfant”. Le choix de *senior* semble être exclusivement lié à la scansion. *Senex* n’aurait pas convenu dans l’hexamètre. Il s’agit donc d’une licence poétique : le lecteur comprenait de lui-même d’après le contexte que Martial ne parlait pas que des plus vieux parmi les adultes.

– *Vetus* (adjectif) – dont le pluriel, *ueteres*, désigne les anciens, les gens d’autrefois – a plusieurs dérivés : *uetulus* (adjectif) et les substantifs au masculin ou au féminin qui qualifient un homme ou une femme âgés. On les rencontre surtout chez les auteurs satiriques (Martial, Juvénal au I<sup>er</sup> s. ; voir *infra*). Un autre adjectif, *ueteranus*, a connu une fortune importante du fait qu’il a été utilisé pour désigner les soldats libérés du service, donc d’un certain âge (voir chapitre IV).

### *L’âge de la vieillesse*

Après avoir rappelé que la vieillesse est une notion biologique *et* culturelle<sup>17</sup> et qu’il n’y a pas dans le monde romain de rites de passage dans la vieillesse<sup>18</sup>, il importe d’essayer de déterminer à quel âge – ou plutôt vers quel âge – nous pouvons estimer que les hommes et les femmes vivant en Gaule indépendante et romaine se considéraient comme des vieux ou, au moins, étaient perçus comme des vieux par leurs contemporains. Pourrait-on dire, comme de nos jours, que l’on est vieux, lorsqu’on ne comprend plus la génération immédiatement postérieure, c’est-à-dire celle de ses enfants ?

En France, dans le dernier tiers du XX<sup>e</sup> s., on entrait dans la vieillesse – le “troisième âge” – à 60 ans et, de 1982 à 2011, il était légalement possible de faire valoir ses droits à la retraite à partir du même âge<sup>19</sup>. 60 ans était donc en quelque sorte l’“âge légal” de la vieillesse. Qu’en était-il à Rome et en Gaule ? À Rome, lors des recensements (*census*) quinquennaux, au moins sous la République<sup>20</sup>, les citoyens romains devaient, sous serment, déclarer leur nom, le nom de leurs parents, leur âge, le nom de leur femme et de leurs enfants et leur fortune<sup>21</sup>. Ces dénombrements – qui servaient aussi de documents

d'état civil<sup>22</sup> – permettaient de répartir les citoyens dans les cent quatre-vingt-treize comices centuriates, où il existait deux groupes d'âge, avec des centuries de *iuniores* (17-45 ans) et des centuries de *seniores* (46-60 ans). À l'origine, cette division avait un but militaire : distinguer les hommes de l'armée d'active de ceux de la réserve, mais elle fut maintenue après la quasi-disparition de l'armée de conscription sous Auguste<sup>23</sup>, car elle permettait de connaître le nombre de citoyens et les ressources de l'Empire. Comme le laissent entendre les textes de Varron (116-27 av. J.-C.) et de Sextus Pompeius Festus<sup>24</sup> (II<sup>e</sup> s.), il semble que les hommes de plus de 60 ans aient été à une date indéterminée exclus du décompte des classes et des centuries<sup>25</sup>. Les autorités romaines de la République auraient donc considéré que les hommes de plus de 60 ans n'étaient plus aptes à combattre<sup>26</sup>.

Certains auteurs ont considéré que la loi *Acilia* sur la concussion (*lex Acilia de repetundis*<sup>27</sup>) de 123 av. J.-C. dispensait les sénateurs de plus de 60 ans de siéger au Sénat, mais qu'elle ne leur interdisait pas de venir aux séances, puisque Cicéron<sup>28</sup> donne au Sénat le nom de "conseil des Anciens", ce qui est philologiquement juste, mais est très exagéré dans la réalité<sup>29</sup>. En fait, cette interprétation d'un texte législatif, au demeurant mal connu, est très certainement abusive, d'autant que les textes littéraires n'évoquent jamais cette éventualité. Elle méconnaît surtout la conception politique de la République où les sénateurs s'engageaient totalement au service de la cité, "ce qui n'est pas compatible avec une possibilité de retraite"<sup>30</sup>.

Sous l'Empire, selon Dion Cassius, Auguste aurait introduit un âge de dispense des obligations sénatoriales<sup>31</sup>. Sénèque père fixe l'âge de la dispense à 65 ans : "un sénateur qui a dépassé 65 ans n'est plus forcé de venir à la curie, mais on ne l'empêche pas de le faire"<sup>32</sup>. Son fils, Sénèque, affirme que la loi "ne convoque plus le sénateur à partir de 60 ans"<sup>33</sup>. Toutefois, les vieux sénateurs qui en avaient envie pouvaient continuer à fréquenter le Sénat<sup>34</sup> et à être magistrats : par exemple, Titus Manlius Valens fut consul ordinaire à 90 ans, en 96<sup>35</sup>... Sous Dioclétien (284-305), lors de l'établissement du nouvel impôt personnel de répartition, les contribuables de plus de 65 ans ne furent pas pris en compte.

Au début de la République, les plus de 60 ans ne pouvaient peut-être même plus voter. Cicéron, Ovide<sup>36</sup> et d'autres auteurs<sup>37</sup> font allusion à une coutume archaïque selon laquelle les hommes de plus de 60 ans voulant aller voter auraient été jetés du haut d'un pont du Tibre, peut-être le pont Sublicius (*sexagenarios de ponte deiēci oportet*). Ovide la réfute : "croire qu'on mettait à mort les vieillards de plus de 60 ans, c'est accuser d'un crime nos ancêtres". À la suite de Varron et d'Ovide, il faudrait alors considérer que la formule signifie que les jeunes gens interdisaient aux hommes de plus de 60 ans l'accès au pont de planches qui leur permettait d'aller déposer leur bulletin dans l'urne lors des élections. Au-delà de 60 ans, les hommes n'auraient donc plus eu le droit de vote. Refusant l'hypothèse d'une confusion entre les deux types de pont, Jean-Pierre Néraudeau<sup>38</sup>, Wiesław Suder et François Hinard<sup>39</sup> considèrent qu'on ne peut affirmer que ces sacrifices n'aient pas eu lieu à l'époque protohistorique. En effet, les sacrifices humains n'ont été officiellement abolis à Rome qu'en 97 av. J.-C.<sup>40</sup>. Quoi qu'il en soit, cette interdiction de voter n'était plus de mise au I<sup>er</sup> s. av. J.-C.

Il ne semble donc pas trop arbitraire de retenir la soixantaine<sup>41</sup> comme l'époque du début de la vieillesse dans la Rome de la fin de la République<sup>42</sup> et de l'Empire<sup>43</sup>. Dans le monde romain, cette hypothèse pourrait être confirmée par le fait qu'en Égypte, les

hommes étaient soumis au paiement de la capitation\* entre 14 et 60 ans. Il est impossible de se prononcer pour la Gaule indépendante, mais cet âge a probablement été de mise en Gaule romaine, où s'appliquait la législation romaine, sans qu'il soit possible de parler d'"âge légal" de la vieillesse. Une épitaphe du Barroux, Vaucluse (*CIL* XII 1427 ; voir note 15), sans doute tardive (fin III<sup>e</sup> s. ?), gravée par deux fils à la mémoire de Patruvius, leur père est parfaitement claire : "mort au grand âge de 60 ans". Dans la région de Vaison-la-Romaine, on était bel et bien vieux à 60 ans au début de l'Empire tardif.

Si, socialement, 60 ans semble marquer le début de la vieillesse des hommes, celle des femmes pourrait avoir commencé avec la ménopause, entre 40 et 50 ans<sup>44</sup>, car si la vie des hommes était centrée sur leur activité professionnelle ou publique, celle des femmes était liée au cycle de la reproduction. En effet, les femmes avaient vocation à se marier et, comme l'écrivait, au début du II<sup>e</sup> s., le médecin Soranos d'Éphèse, le but premier du mariage était la procréation<sup>45</sup>, avec la transmission du patrimoine pour les familles qui possédaient quelque bien.

Toutefois, dans la vie quotidienne, la situation devait être beaucoup moins tranchée, car, comme de nos jours, tous les hommes et toutes les femmes n'étaient pas vieux au même âge. Les signes physiques (cheveux blancs, rides, perte de la tonicité des muscles, ménopause...) et intellectuels (amoindrissement de la mémoire...), de même que le sentiment d'être devenu vieux, qui sont les marqueurs visibles du vieillissement, apparaissaient à des âges différents selon les individus. Martial<sup>46</sup> se qualifie de vieux (*senex*), alors qu'il a environ 45 ans. Dans son traité *De l'orateur* (II, 15), Cicéron traite de vieux (*senex*) Lucius Crassus qui est mort en 91 av. J.-C. à 48 ans, tandis que, selon le même Cicéron<sup>47</sup>, Caton était encore très vaillant à 84 ans (voir chapitre I). Censorinus rapporte que, selon Varron, les Étrusques considéraient que dépasser 80 ans, "c'est une chose que l'homme ne doit point demander et que les dieux ne peuvent accorder ; que l'homme, d'ailleurs, après quatre-vingts ans de vie, n'est plus guère qu'un corps sans âme, et ce n'est point alors que les dieux feraient pour lui des miracles"<sup>48</sup>.

### *L'importance des vieux en Gaule*

Il faut ensuite s'interroger sur l'importance de cette catégorie d'âge. Dans la France de 2011, l'espérance de vie était de 78 ans et 2 mois pour les hommes et de 84 ans et 8 mois pour les femmes<sup>49</sup>. En janvier 2012, 23 % de la population avait plus de 60 ans<sup>50</sup>. De nos jours, dans ce pays, la vieillesse est donc une réalité démographique assez prégnante. Avec les données dont nous disposons pour la Gaule (voir chapitres I et II), il est impossible d'envisager une telle précision. Il faut reconnaître que nous ignorons la part de femmes et d'hommes qui ont atteint la soixantaine après avoir survécu aux aléas de la vie (accidents, accouchements, maladies...). Nous pouvons seulement constater que l'archéologie, la littérature, les inscriptions et les portraits attestent fréquemment l'existence de personnes âgées, voire très âgées, mais il est certain que la rotation des générations était plus rapide que de nos jours. Il est probable que ceci entraînait une perception et une appréciation des âges de la vie différente des nôtres, mais nous n'avons pas les éléments d'information pour les mesurer ni plus encore déceler des évolutions au fil du temps.

La mort menaçait en permanence toutes les catégories d'âge : enfants, adultes, vieux. En Égypte, parmi les milliers de lettres privées – sur papyrus – retrouvées, les

rares lettres de condoléances se rapportent à des décès d'enfants. Sans doute la mort d'adultes, jeunes ou vieux, était-elle un aspect trop routinier de la condition humaine pour mériter une missive, même de caractère purement formaliste. Comme les décès d'enfants étaient encore plus fréquents, il faut en conclure que les Égyptiens étaient sensibles à l'injustice d'une mort précoce et à la réelle douleur des parents. Pourtant, Cicéron a pu écrire que la mort des bébés ne méritait ni plainte ni chagrin : "il n'y a même pas lieu de se plaindre"<sup>51</sup>. De même Plutarque<sup>52</sup> : "nous supportons avec facilité et calme la mort [des nouveaux-nés], tandis que celle des enfants déjà avancés en âge nous jette dans la peine et le deuil à cause des vains espoirs que nourrissait notre imagination". On gravait, semble-t-il, très rarement des épitaphes de nouveau-nés et de nourrissons, mais Sénèque considère que les pères éprouvent beaucoup de douleur lors de la mort de leurs enfants<sup>53</sup>. Peut-on aller plus loin ? Nous essayerons de le voir dans le chapitre V.

### *Une dimension sociale de la vieillesse*

Cette étude doit nécessairement avoir une dimension sociale<sup>54</sup> et s'intéresser aux mentalités ; aussi avons-nous pris en compte les nouveaux questionnements méthodologiques développés depuis les années 1970 par les chercheurs anglo-saxons en sciences humaines, notamment en anthropologie historique. Depuis l'article fondateur de l'historienne Joan Wallach Scott (1986/1988), l'"histoire du genre" (*gender studies*), c'est-à-dire un regard historien sur les rapports entre les sexes et sur la dimension culturelle de la féminité ou de la masculinité dans les sociétés, est venue s'ajouter aux regards portés sur le passé. L'histoire globale des hommes et des femmes de tous âges a largement bénéficié de ces nouvelles approches qui sont réellement scientifiques<sup>55</sup>.

Sur les vieux, les sources nous fournissent des renseignements très divers (voir chapitre I), mais, à l'exception notable de l'archéologie et des textes juridiques, la plupart des documents disponibles ne nous renseignent que sur les hommes et les femmes qui appartenaient aux couches moyennes et supérieures de la société urbaine ou urbanisée. Ce n'est pas une raison pour se priver d'enquêter<sup>56</sup>, et au contraire de le faire avec persévérance et en ne généralisant pas. Il ne faut donc pas comparer les résultats obtenus par l'épigraphie à ceux des analyses ostéologiques qui touchent une plus large population.

Nous n'étudierons pas la dénomination des vieux qui reste immuable depuis la naissance et la déclaration à l'état civil, sauf quand les pègrins et les citoyens de droit latin accèdent éventuellement – à tout âge – à la citoyenneté romaine et prennent les *tria nomina*\*, ni leur religion, car nous sommes incapables d'appréhender de possibles évolutions des croyances des personnes âgées au cours de leur vie. Après l'analyse des problèmes posés par une documentation insuffisante, mais variée (vestiges matériels, inscriptions, documents d'état civil, textes littéraires, sources juridiques, représentations figurées), nous essayerons d'apprécier l'importance de la population âgée en Gaule, les aspects physiques et intellectuels des vieillards, leur place dans la société, dans la famille, leurs activités professionnelles, leurs loisirs... Enfin, nous nous intéresserons à l'attitude des vieux (vieilles) Gaulois(es) face à la mort et de la société devant la mort des vieux.







1. Russan (commune de Sainte-Anastasie, Gard). Monument funéraire de Quadratus et de sa famille. Détail.  
Nîmes, musée archéologique.

# I

## À LA RECHERCHE DES HOMMES ET DES FEMMES ÂGÉS : LA QUESTION DES SOURCES

Il est toujours difficile de bien appréhender les hommes et les femmes de l'Antiquité, mais il est encore plus compliqué de connaître les habitant(e)s des provinces et particulièrement les vieux. Nous avons essentiellement fondé notre recherche sur l'archéologie, l'épigraphie, les textes juridiques et les représentations figurées. Face à la quasi-absence de sources littéraires "gauloises", nous avons aussi utilisé avec une grande prudence les textes littéraires qui concernent Rome et l'Italie. Aucun document d'"état civil" n'a été retrouvé en Gaule, mais il est certain qu'ils existaient comme dans l'ensemble du monde romain, ce qui nous permet d'accorder une certaine crédibilité aux indications d'âge fournies par les épitaphes.

Par souci de clarté, nous avons distingué ce que disent les corps des morts eux-mêmes et ce que les vivants écrivent sur les vieux – dans les textes littéraires et dans les inscriptions – des représentations figurées, des images que les personnes âgées donnent ou souhaitent donner d'elles-mêmes aux générations suivantes.

### 1. LES VESTIGES MATÉRIELS : LES RESTES HUMAINS<sup>1</sup>

Les fouilles et les trouvailles fortuites des cimetières antiques fournissent deux types de vestiges matériels : le mobilier archéologique et les restes humains. Le premier ne peut ordinairement nous fournir aucun renseignement sur l'âge des défunts<sup>2</sup>, sauf peut-être, à l'époque de l'Indépendance, les armes si l'on considère qu'elles révéleraient une classe d'âge, celle des guerriers, étant entendu que le défunt pouvait être un vieux au moment de sa mort. Toutefois, il se pourrait que "la présence d'un armement dans la tombe corresponde autant à la volonté de mettre en avant le statut social du personnage que sa valeur guerrière"<sup>3</sup>. Comme le propose Alain Deyber<sup>4</sup>, l'absence d'armes dans la plupart des tombes pourrait s'expliquer par le fait que les guerriers gaulois étaient désarmés en temps de paix. Les armes auraient été entreposées dans des dépôts contrôlés par les chefs militaires. Le second type de vestiges est d'interprétation très délicate et variable selon le type de restes, squelettes ou restes d'os calcinés, puisque l'Antiquité a pratiqué aussi bien la crémation\* que l'inhumation<sup>5</sup>. Ces deux pratiques funéraires coexistent en permanence depuis le début de l'âge du Fer\*, mais dans des proportions différentes selon les lieux et les époques.



*Les crémations*<sup>\*6</sup>

De l'âge du Fer au I<sup>er</sup> s. de notre ère, les morts étaient majoritairement brûlés, au moins dans le midi de la France. Or, jusqu'à ces toutes dernières années, les archéologues considéraient que les rares fragments d'os conservés dans les cendres des crémations étaient trop petits et trop déformés pour permettre une approche précise de l'âge du défunt<sup>7</sup>, voire du sexe<sup>8</sup>, d'autant que ce qui est conservé peut n'être qu'une partie des cendres et des os<sup>9</sup>. Une grande partie des publications concernant des nécropoles à incinération ne laisse ainsi qu'une place très limitée à l'analyse de la population. Toutefois, il convient de souligner l'intérêt croissant des anthropologues pour les restes osseux des défunts incinérés. De ce fait, les méthodes d'observation se sont développées et améliorées (techniques plus précises de fouille des urnes et d'analyse des os brûlés<sup>10</sup>). Elles ont ouvert de nouvelles perspectives aux protohistoriens et permettent d'obtenir de nouvelles données, notamment sur l'âge au décès<sup>11</sup>. Pour la période gallo-romaine, ce type d'analyse est également pratiqué et les publications récentes marquent très nettement ces avancées méthodologiques : par exemple la nécropole de Bavay, "La Fache des Prés Aulnoys" ou la synthèse consacrée à la Gaule Belgique<sup>12</sup>. Pourtant, les données sur les défunts demeurent nettement moins précises que celles dont on dispose pour des inhumations, car de nombreux individus ne peuvent être décrits que sommairement, voire pas du tout.

Nous ne savons pas ce qu'il advenait des résidus d'os et des cendres qui n'étaient pas déposés dans les urnes : étaient-ils l'objet d'autres rites ? Alors qu'on estime que le poids moyen d'un corps adulte brûlé varie entre 1 400 et 2 000 g, les études montrent que le poids des os conservés dans les urnes est très variable sur un même site et d'un site à l'autre. À Marseille, dans la nécropole de Sainte-Barbe<sup>13</sup>, l'analyse de cinquante-deux crémations indique des choix intentionnels de prélèvements osseux et de répartition, voire la présence de plusieurs individus dans l'urne cinéraire. Tout juste est-il possible de distinguer entre enfants et adultes, quand les dents ne sont pas trop endommagées (éclatement de l'émail et cassure des racines). Malheureusement, ce type d'analyse est encore peu pratiqué pour la période gallo-romaine. Enfin, il demeure une difficulté irréductible : une urne cinéraire ne contient jamais qu'une partie seulement des os d'un squelette.

*Les inhumations*<sup>14</sup>

C'est à l'époque flavienne (69-96) que la crémation\* héritée de la période hellénistique s'efface progressivement et que réapparaissent, puis l'emportent les inhumations<sup>15</sup>. L'utilisation de contenants en bois (assemblés en dehors de la fosse, de type cercueil ou fabriqués à l'intérieur du creusement, de type coffrage) est la règle générale pour les adultes. Si l'enfant, par sa taille, bénéficie d'un contenant particulier et reconnaissable (amphore, principalement dans le sud de la France), l'adulte âgé n'est, lui, identifiable ni par la pratique funéraire ni par le contenant qui l'accueille.

Cependant, les inhumations sont plus prolixes que les crémations, car, dans certaines conditions, l'analyse du squelette<sup>16</sup> permet de déterminer le sexe<sup>17</sup> et, globalement, l'âge du mort par l'observation des caractères physiologiques du vieillissement, désignés sous

les termes de sénescence, ou d'atteintes dégénératives<sup>18</sup>. Toutefois, il faut que la tombe ait été inviolée et soit demeurée intacte depuis l'inhumation du corps, c'est-à-dire que seuls les phénomènes physico-chimiques – mouvements naturels du terrain, affaiblissement des chairs, muscles, tendons, cartilages entraînant l'affaiblissement des liaisons entre les os – aient eu lieu. L'observation et le relevé précis et détaillé du squelette sont alors riches d'enseignements qui favorisent les analyses et les interprétations sur la vie intime d'un individu ou d'un groupe. Encore ne doit-on jamais oublier, d'une part, que certaines pathologies, comme l'arthrose, peuvent concerner tous les adultes, jeunes ou âgés, d'autre part, que chaque fouille n'apporte jamais que son lot de cas particuliers – ainsi, à Bobigny, une myosite ossifiante, maladie musculaire rare, chez une femme “plutôt âgée”<sup>19</sup> – et que les interprétations sont toujours relatives (voir chapitre III). La détermination de classes d'âge est une des recherches des archéo-anthropologues qui pourraient apporter le plus de renseignements aux chercheurs sur les sociétés antiques<sup>20</sup>, mais cette recherche est difficile et elle ne préoccupe pas encore la plupart des archéologues du funéraire<sup>21</sup>.

En se fondant sur l'évolution du squelette et de la denture<sup>22</sup>, les archéo-anthropologues distinguent deux catégories principales<sup>23</sup> : les squelettes immatures et les squelettes adultes. Pour ces chercheurs, l'immaturité correspond à la période de croissance des os longs, à l'ossification du squelette et à la maturation dentaire caractérisée notamment par la calcification des couronnes, l'apparition des racines, la chute des dents de lait remplacées par les dents permanentes<sup>24</sup>, mais cette approche pâtit de la diversité de l'alimentation des populations archéologiques. Cette précaution prise en compte, les archéo-anthropologues estiment que la maturation est achevée vers 20-21 ans. Cependant, il faudrait parfois considérer la vingtaine, autrement dit aller jusqu'à 29/30 ans. En effet, la fusion de l'extrémité sternale des côtes et de celle de la clavicule peut se prolonger jusqu'à cet âge et les fouilles montrent de grandes variations d'un individu à un autre et d'un site à un autre.

Par immatures, les archéo-anthropologues englobent donc dans un même groupe plusieurs catégories d'âges, quitte à les subdiviser en leur affectant un terme de vocabulaire contemporain (immature périnatal, nourrisson) ou antique (*infans*, *iuuenis*)<sup>25</sup>. Mature autour de la vingtaine, le squelette, qui est désormais celui de l'adulte, révèle ensuite un vieillissement physiologique. L'âge au décès de squelettes anciens d'adultes est estimé sur des critères de sénescence, processus physiologique du vieillissement, observés notamment au niveau de l'os spongieux des épiphyses\* des os longs, de la partie de l'os spongieux des épiphyses ou encore de l'épiphyse sternale des côtes, de la symphyse\* pubienne, de la synostose\* des sutures crâniennes et surtout de la soudure de l'extrémité sternale de la clavicule et de la crête iliaque<sup>26</sup>. Les difficultés résident dans la mauvaise conservation archéologique de la branche ischio-pubienne et, pour le dernier cas, dans sa pertinence uniquement pour les adultes jeunes. Une autre méthode utilisée est l'observation des modifications de la dent (parodontolyse\* et transparence radiculaire\*), mais cette approche pâtit de la diversité de l'alimentation des populations archéologiques. Pour sa part, l'arthrose ne peut être considérée comme un marqueur fiable en raison du caractère très aléatoire de sa manifestation. En effet, les atteintes arthrosiques peuvent se développer à tout âge (il existe une origine congénitale à ces lésions) et sont étroitement liées à l'activité de la personne. De même, il est difficile de retenir les altérations des tissus osseux (aboutissant à l'ostéoporose\*) qui s'observent par la radiographie,

car les dégradations de cette masse osseuse varient amplement d'un individu à l'autre en fonction des apports lors de la croissance du sujet. À côté de cela, il existe des maladies qui se développent à partir d'un certain âge. C'est le cas, par exemple, des tumeurs malignes comme le chondrosarcome\* central qui apparaît après 40 ans, le myélome multiple\* qui se manifeste généralement à partir de 50 ans tout comme le carcinome métastatique\*. D'autres atteintes, moins malignes, sont également caractéristiques d'un âge avancé. C'est le cas par exemple de l'hyperostose frontale interne\* qui se développe vers 40 ans et est plus fréquente à partir de 60 ans.

Contrairement à la phase de croissance, pour laquelle il est souvent possible d'approcher l'âge du défunt à quelques années, voire quelques mois près, ces transformations ne peuvent pas être corrélées à un âge précis et immuable. Il y a parfois des individus âgés qui présentent des sutures crâniennes ouvertes comme les sujets immatures. La classification par âges doit donc être envisagée avec beaucoup de prudence, car la vitesse de vieillissement d'une personne dépend de facteurs génétiques, mais aussi environnementaux (milieu naturel, socio-économique). Le vieillissement n'est pas un phénomène absolu. Il est irrégulier (entre plusieurs individus d'une même population, mais également entre différentes populations) et non linéaire dans le temps. Chaque stade de l'évolution ne peut pas être relié à un âge précis : "deux individus décédés au même âge et ayant vécu simultanément dans une même société n'ont que peu de chances de présenter un stade de sénescence squelettique équivalent", écrit François Mariéthoz<sup>27</sup>. Si l'on veut forcer le trait, un ouvrier agricole ou un mineur âgés d'une quarantaine d'années présentaient sans doute des signes de vieillissement aussi (voire plus) marqués qu'un notable de 60 ans dont les conditions de vie étaient largement meilleures. Aujourd'hui, il est toujours illusoire d'approcher l'âge au décès d'un adulte comme le permettent, dans certains cas, les inscriptions funéraires. Pourtant, le renouvellement constant des méthodes employées par les anthropologues doit permettre de faire des progrès : l'étude du ciment dentaire et des ostéones (composantes de l'os) qui permet de proposer pour l'âge du défunt une fourchette plus réduite, même si ce type d'approche demande à être affiné<sup>28</sup>.

Les synthèses de fouilles tendent à esquisser trois catégories d'adultes : jeunes, matures, vieux – la distinction entre les deux dernières catégories se situant autour de la cinquantaine<sup>29</sup>, mais elle n'est proposée qu'à titre d'hypothèse : passé la trentaine, il n'y a pas d'indicateurs crédibles qui permettent de proposer des âges de manière sûre et fondée<sup>30</sup>. Avec prudence, les anthropologues estiment les âges adultes à dix ou vingt ans près, à partir des études de données morphologiques sur l'os iliaque, de son articulation au sacrum et d'une "population de référence". Le principal écueil des méthodes retenues réside dans l'absence de populations de référence similaires à nos populations archéologiques, car il faut un nombre suffisant de squelettes d'âge et de sexe connus pour obtenir le corpus servant de référentiel à la méthode. La notion de "population de référence" a été établie en partant d'un modèle bâti dans les années 1950 par l'Organisation des Nations Unies en recueillant des données démographiques dans les populations contemporaines qui avaient encore un comportement "naturel" ou "archaïque" comparable à celui des sociétés antiques : absence de vaccination, lutte faible ou inefficace contre les maladies de l'enfance et les épidémies, absence d'avortement, notamment social, comme la sélection du fœtus selon le sexe. Ces populations sont dites pré-jenneriennes\* (du Dr Jenner, inventeur du vaccin de la variole en 1796), car les

découvertes médicales ont ensuite ouvert la voie à une augmentation de l'espérance de vie à la naissance et en conséquence à une forte diminution de la mortalité infantile, donc à un élargissement de la population adulte.

Cette "population de référence" a une espérance de vie à la naissance comprise entre 25 et 30 ans ; à 20 ans, elle est de près de 35 ans, ce qui signifie que les individus arrivés à cet âge peuvent espérer vivre jusqu'à la cinquantaine passée. Compte tenu de toutes ces considérations, la fourchette de la vieillesse anatomique peut être située entre 40 et 60 ans, ce qui n'est pas si éloigné de ce que les mots latins des âges de la vie établissent (voir *infra*). On retient toujours des âges moyens dans les études statistiques réalisées sur la base de fouilles ; ainsi, il convient à la fois de considérer des catégories moyennes (adultes jeunes, décédés avant 30 ans, adultes matures entre 30 et 50 ans, adultes vieux ou âgés, après 50 ans) et de regarder par glissement ce que donneraient les groupements selon une dizaine décalée (20-40/25-45, 35-55/40-60, au-delà).

Une étude récente sur quatre nécropoles et des tombes isolées du second âge du Fer (IV<sup>e</sup>-fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) chez les Sédunes<sup>31</sup>, peuple celtique de la haute vallée du Rhône, en amont du lac Léman (région de Sion, actuel Valais central), aux caractéristiques sociales proches de celles qui sont connues dans le monde celtique nord-alpin, laisse entrevoir une espérance de vie à 20 ans inférieure à celle de la "population de référence". Toutefois, Fr. Mariéthoz observe que, malgré l'effectif restreint étudié (soixante tombes : quatorze vieux de plus de 50 ans), la proportion de vieux est comparable à celle de la "population de référence"<sup>32</sup>. Dans une certaine mesure, l'archéologie dessine donc des catégories d'âges compatibles avec le vocabulaire antique. Mais son utilisation doit être prudente, car les données sont très aléatoires : on dispose très rarement de renseignements sur une durée assez longue comme celles des différentes fouilles de sites de la plaine de Caen<sup>33</sup>. De plus, lorsque des fouilles sont entreprises, on ne sait pas toujours quel était l'état de conservation du site qui a pu subir des vicissitudes depuis l'enfouissement, parfois dès l'Antiquité, comme le montre l'exemple de la nécropole de Pont-L'Évêque à Autun<sup>34</sup>. Ici, en outre, alors que beaucoup de structures archéologiques associent les deux modes de sépulture (crémation, inhumation) et des épitaphes, il a été impossible de relier quelque tombe que ce soit à une stèle épigraphique. La relation entre restes humains, textes et représentations figurées demeure donc souvent une espérance.

Au-delà des indications d'âge, une recherche raisonnée de l'ADN pourrait permettre de retrouver les liens familiaux dans les cimetières. Coûteuse et difficile à mettre en œuvre, elle n'est guère pratiquée (nécropole de Sainte-Barbe, à Marseille).

## 2. LES VIEUX DANS LES INSCRIPTIONS

Face à une inscription bien conservée, le lecteur, un tant soit peu latiniste, peut déterminer le sexe du ou des personnages mentionnés, car leurs noms ne laissent aucun doute, mais il est beaucoup plus difficile d'identifier un vieux. Dans les divers types de documents épigraphiques (dédicaces aux dieux, donations, épitaphes...), seules les épitaphes sont susceptibles de nous informer à condition que soient indiqués l'âge au décès ou au moins la durée du mariage. Sinon, il est très difficile, voire impossible, de savoir si le défunt ou la défunte est jeune, adulte ou vieux, lorsque le contexte archéologique est

inconnu, comme c'est très souvent le cas pour les découvertes antérieures au milieu du XX<sup>e</sup> s., ou quand le contexte épigraphique de l'épithaphe est lacunaire et ne permet pas de trancher, même dans le cas d'une épithaphe familiale. L'enquête est d'autant plus complexe que les représentations figurées d'un défunt et de sa famille sont rares et d'interprétation délicate (voir *infra*).

Il faut aussi ne jamais oublier que seuls les défunts dont la famille était en mesure d'assumer les frais d'une épithaphe ont laissé une trace nominale de leur passage sur terre, ce qui nous interdit de connaître – par l'épigraphie – les vieux des couches populaires.

### *L'identification par l'indication de l'âge*

Nous ne disposons évidemment d'aucune épithaphe pour l'époque de l'indépendance gauloise.

#### • Au Haut-Empire

Certains ont pu écrire que l'âge au décès des vieillards était surreprésenté dans les épithaphe<sup>35</sup> ; pourtant, comme l'a montré J. C. Russell<sup>36</sup> pour la Narbonnaise, cette indication d'âge est très loin d'être la règle dans les textes païens. De plus, les renseignements obtenus sont chronologiquement très déséquilibrés, puisque ces mentions sont très rares au I<sup>er</sup> s. et plus fréquentes aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup>. Toutefois, cette inégalité n'est pas trop gênante dans un monde où la stabilité sociale prédominait, mais elle a l'inconvénient de diminuer le nombre d'occurrences potentielles.

À la lecture des tableaux nos 4 et 7, nous constatons qu'un nombre non négligeable d'hommes et de femmes sont morts à plus de 60 ans. Pour les "seniors", R. P. Duncan-Jones<sup>37</sup> notait un plus grand nombre d'âges divisibles par 5 que pour les autres morts. Cette pratique se retrouve en Gaule, surtout pour les 60 et 70 ans (voir chapitre II). Doit-on la rapprocher des recensements municipaux quinquennaux obligatoires – en cas de défaillance, des pénalités étaient prévues<sup>38</sup> –, car l'année du cens aurait été un repère plus facile pour la mémoire des contemporains, même si nous savons que les familles devaient déclarer les naissances et les décès au service d'état civil ? En effet, dans l'Antiquité, le comput chronologique était beaucoup plus compliqué que de nos jours. On comptait officiellement les années par le nom des consuls ; ainsi une dédicace fragmentaire de Novalaise (Savoie), dans la cité de Vienne<sup>39</sup>, est-elle datée de 217 : "dédié pendant le consulat de (Titus Messius) Extricatus et (Gaius Bruttius) Praesens" (voir aussi Claudien, Appendice I, n° 7). On pouvait aussi décompter le temps par l'année de règne de l'Empereur<sup>40</sup>, l'ère locale... Sur la durée de vie d'un vieillard, et même d'un jeune, les possibilités d'erreur étaient donc nombreuses. En 293, un certain Livius pensait qu'il était majeur (plus de 25 ans), mais l'examen des documents d'état civil montra qu'il était encore mineur<sup>41</sup>.

Certaines rares inscriptions qui indiquent l'âge des deux époux<sup>42</sup> nous font connaître des couples de parents d'âges parfois très différents, quelles qu'en soient les raisons : veuvages, remariages... (voir chapitre V). D'autres attestent des jumeaux<sup>43</sup>. Ainsi, à Vienne, Sextus Coelius Canus et Sextus Coelius Niger, jumeaux de 77 ans, ont mené "une vie commune pleine d'agrément"<sup>44</sup>. Inversement, il ne faut pas rejeter la possibilité de naissances successives à des intervalles espacés. Par exemple, nous savons que Cratia,

l'épouse de Fronton, mit au monde six filles en un nombre inconnu d'années, mais qui pourrait être supérieur – ne serait-ce que de peu – au nombre de ses enfants. En effet, dans une lettre à l'Empereur, Fronton écrit qu'il n'eut jamais le bonheur de les voir vivre ensemble : "j'ai perdu cinq enfants"<sup>45</sup> [...], tous les cinq, l'un après l'autre, je les ai toujours perdus lorsqu'ils étaient enfants uniques [...], de sorte que jamais ne me naquit d'enfant sans qu'on m'ait dépouillé d'un autre. Ainsi j'ai toujours perdu mes enfants, sans qu'il en reste un pour me consoler, puisque j'ai donné la vie, alors que je sortais à peine du deuil"<sup>46</sup>.

• À l'époque chrétienne

Les textes conservés sont plus rares, mais l'indication de l'âge au décès est beaucoup plus fréquente, ce qui marque un incontestable changement de mentalité. Toutefois, rien ne prouve qu'il faille l'attribuer au christianisme, même si c'est dans des inscriptions chrétiennes que ce phénomène se rencontre<sup>47</sup>. Ces épitaphes proviennent le plus souvent des villes, mais la part des petites agglomérations ou des campagnes n'est pas négligeable ; par exemple dans l'ancienne Allobrogie<sup>48</sup>. Une telle répartition semble indiquer que ce sont plutôt les citadins d'un bon niveau social et culturel qui avaient encore le souci de perpétuer par une épitaphe le souvenir d'un être cher, parfois en continuant de recourir à l'adresse au passant pour faire revivre les défunts. C'est le cas à Vaison-la-Romaine dans une inscription du VI<sup>e</sup> s. : "si d'aventure tu veux savoir [---]"<sup>49</sup>.

*L'identification par l'indication de la durée du mariage*

Relativement rare, sauf dans certains sites, comme Lyon, cette mention est surtout attestée dans les années 150-250 et avant tout pour les mariages de longue durée (tableaux n<sup>os</sup> 5 et 8). Lorsque l'âge du défunt est indiqué, nous savons immédiatement s'il s'agit d'un vieux, alors que la seule indication de la durée du mariage nous oblige à des calculs un peu aléatoires pour tenter d'approcher l'âge au décès. En nous rappelant que les filles se mariaient vers 12/14 ans et les garçons vers 25 ans, le mariage doit avoir duré environ trente-cinq ans pour que le mari ait atteint 60 ans et au moins quarante-cinq ans pour que ce soit l'épouse. Il faut mettre à part les soldats, qui se mariaient assez souvent au terme de leur service (voir chapitre V).

*L'identification par les mots évocateurs du grand âge :  
vocabulaire de la vieillesse, vocabulaire de la parenté<sup>50</sup>*

• Le vocabulaire de la vieillesse

Comme nous l'avons vu dans l'introduction, le latin a plusieurs séries de mots pour désigner la vieillesse. À notre connaissance, sauf *ueteranus*, ces mots ne se rencontrent pas dans les inscriptions des Gaules<sup>51</sup>, à une, peut-être deux exceptions près : *senium* se retrouve dans une épitaphe païenne tardive<sup>52</sup> découverte à Le Barroux (Vaucluse), près de Vaison-la-Romaine – *senex* est peut-être mentionné à Niederberg en Gaule Belgique (*Omnibus dibus deabusque [...] Tëxtor senex [...] ex uo(to) Mitra* ?<sup>53</sup>), mais la pierre est perdue et le texte n'est pas certain. Pourtant, ces mots ne sont pas absents de l'épigraphie

lapidaire des autres provinces. En témoignent deux textes récemment découverts : à Céphalonie<sup>54</sup>, en Épire, une inscription contient la mention *senex annorum C* (vieillard de 100 ans) ; en Lusitanie, à *Pax Iulia*/Béja, une épitaphe du I<sup>er</sup> s. souhaite au passant lecteur de “vivre de nombreuses années et de vieillir longtemps”<sup>55</sup>. La quasi-absence d’attestations connues dans les Gaules<sup>56</sup> est difficile à interpréter. Elle est peut-être liée au faible nombre de documents empreints de tournures littéraires ou d’adresses aux passants.

En l’absence de ces mots et de l’indication d’âge, il est possible de chercher les vieux dans le vocabulaire de la parenté, avec prudence cependant. Dans les provinces gauloises, sur un arc chronologique d’environ cinq cents ans, nous avons seulement recensé dans les inscriptions cinquante, voire cinquante-deux occurrences de termes de parenté<sup>57</sup> ascendante au deuxième degré au moins et quarante-cinq de parenté descendante qui nous mettent sur la voie d’une longue vie, voire du grand âge d’un ou de plusieurs personnages. Ils font d’un *ego* dédicant un petit-fils ou une petite-fille. C’est ce deuxième degré (au minimum) qui nous conduit à poser comme hypothèse un âge avancé pour l’aïeul.

- Les mots de la parenté ascendante : les aïeux

Ce sont : *auia* (grand-mère maternelle et paternelle), *auus* (grand-père maternel et paternel), *amita* (tante paternelle<sup>58</sup>), *matertera* (tante maternelle), *auunculus* (oncle maternel) et *patruus* (oncle paternel) (tableau n° 2).

La répartition géographique et provinciale de ces rares documents montre une nette prépondérance de la Narbonnaise, mais compte tenu du faible nombre de documents, il n’est pas sûr que cette répartition soit significative et doive être interprétée comme un indice de la marque culturelle gréco-romaine.

Toutefois, ce corpus ne nous donne aucune précision sur la vieillesse réelle, puisqu’aucune des inscriptions ne donne l’âge de l’aïeul(e). La vieillesse ne constitue sans doute pas le motif de la mention de ces générations. Des raisons juridiques ou économiques, liées à des questions d’héritage, de succession, de transmission du patrimoine pourraient les avoir justifiées, mais il faut plutôt penser qu’elles indiquent que la famille s’inscrivait dans la durée, dans une sorte de mémoire longue<sup>59</sup>, caractéristique du monde romain.

On ajoute ordinairement deux autres mots qui n’ont pas, *stricto sensu*, une signification classificatoire\* : *parens* et *pappus*. Si, dans la littérature<sup>60</sup>, le premier appartient bien au vocabulaire de la parenté et peut signifier père ou grand-père, dans les inscriptions, il est impossible de retrouver les éventuels grands-pères si le contexte familial onomastique n’est pas suffisamment précis. C’est le cas à Saint-Vallier-de-Thiery<sup>61</sup>, où le mot *parens* désigne un aïeul au deuxième degré. Attesté dans les textes littéraires (Ausone, *Idylles*, 4, 18...), *pappus* semble toujours avoir un sens affectif, comme dans cette épitaphe d’Arles, qui pourrait dater du III<sup>e</sup> s. : “Aux dieux Mânes. Titus Flavius Glycon a élevé (ce monument) pour ses enfants : Flavia Glaucé, sa fille qui a vécu 9 ans, 3 mois et 7 jours ; également pour son fils Flavius Glycon, (qui a vécu) 13 ans, 5 mois et 17 jours ; pour leur grand-père Expentianus Dioclès, mon beau-père, âgé de 60 ans”<sup>62</sup>.

- Les mots de la parenté descendante : les *nepotes*<sup>63</sup> (tableau n° 3)

Dans le sens descendant, où les caractéristiques de la répartition géographique sont les mêmes que pour la parenté ascendante, il faut prendre en compte les petits-fils et les



petites-filles désignés en latin par deux mots : *nepos* et *neptis*. Toutefois, il faut veiller à éliminer les simples indications généalogiques de l'état civil de type "Untel, fils d'Untel, petit-fils d'Untel" – qui renseignent sur la filiation, mais aucunement sur l'âge – et ne retenir que les occurrences de *nepotes* dédicants ou dédicataires, car elles seules peuvent attester que le descendant a connu son grand-père ou sa grand-mère. Ainsi à Lyon<sup>64</sup>, une longue épitaphe en vers du début du V<sup>e</sup> s., mentionne le dédicataire et son dédicant : *auo, nepos* (pour son grand-père, son petit-fils). Toutefois, il reste une difficulté : la polysémie du mot. En effet, si *nepos* signifie d'abord le petit-fils et, au pluriel, les petits-enfants, il peut aussi désigner les neveux ou même être un *cognomen* de citoyen romain<sup>65</sup>. Quand l'épitaphe est complète, l'ambiguïté peut être levée par une analyse attentive de la nomenclature et de l'onomastique, mais il y a de nombreuses inscriptions fragmentaires où il est impossible de trancher.

Quoi qu'il en soit, ces termes doivent être utilisés avec précaution. Il faut rappeler que seule une minorité d'épitaphes mentionne une succession de générations. À Aix-les-Bains, l'arc de Campanus<sup>66</sup> (première moitié du I<sup>er</sup> s.) nomme quatorze personnes sur trois générations dont l'*auus a patre*, l'*auia a patre*, une *amita*, l'*auus a matre* et l'*auia a matre* du dédicant<sup>67</sup> (*stemma* n° 1), mais nous n'avons aucune idée des âges. À Russan (commune de Sainte-Anastasie, Gard), le monument, incomplet, de Quadratus<sup>68</sup> (I<sup>er</sup> s.) nomme un *auus*, une *auia* et deux *amitae* (*stemma* n° 2) et donne leurs portraits dans l'ordre de la succession généalogique (figure 1)<sup>69</sup>. Ce monument est un témoignage rare, car il permet de justifier le lien entre terme de parenté et vieillesse. En effet, le portrait de chaque personnage est caractérisé par des traits réalistes. En haut, dans la première niche du registre supérieur, Quadratus, *auus* du dédicant, est celui dont les traits sont les plus marqués : rides horizontales sur le front, ridules verticales à la naissance du nez entre les sourcils, sillon nasogénien prononcé, lèvres supérieure tombante, et peut-être trace d'une ride sur le cou. Par comparaison, les trois femmes de ce même registre, son épouse (dans la même niche), l'*auia* du dédicant et les deux *amitae* (dans la seconde niche) n'ont pas des traits aussi marqués. Ces représentations appartiennent à la veine veriste républicaine italienne, qui a été adoptée progressivement par les notables et les affranchis des Gaules (voir *infra*). Comme le montrent la nomenclature pérégrine et l'onomastique, en partie indigène, la famille de Quadratus en est un clair exemple<sup>70</sup>.

#### • Les limites du vocabulaire

Le plus souvent, l'arbre généalogique proposé résulte de la combinaison de plusieurs monuments et/ou de l'analyse onomastique. À Grenoble, a vécu, à la fin du I<sup>er</sup> s. et au début du II<sup>e</sup>, une famille sans doute forte d'au moins cinq personnes (*stemma* n° 3). À son décès, la mère, Uritea Tita, a été enterrée par son mari, Publius Cassius Hermetio<sup>71</sup>, un sévir augustal\*. Veuf, ce dernier a fait graver de son vivant sa propre épitaphe<sup>72</sup>. Le couple avait eu (au moins) une fille, Cassia Paulinula, qui n'apparaît pas dans ces deux textes. À sa mort, à 17 ans, son père s'est chargé de son épitaphe<sup>73</sup>. Sa mère n'est pas mentionnée ; peut-être était-elle déjà morte. Enfin, un petit garçon, Quintus Iuventus Victor, décédé à 2 ans, était le fils d'un père homonyme et d'une Paulinula<sup>74</sup>. Comme le surnom de sa mère n'est attesté en Narbonnaise que pour la seule Cassia Paulinula, il est au moins plausible d'identifier les deux femmes. En ce cas, il faut noter que la fille ne figure pas dans l'épitaphe de sa mère et que l'époux de Cassia Paulinula n'apparaît pas dans celle de sa femme. Faut-il envisager que tous ces monuments étaient regroupés dans





2. Russan (commune de Sainte-Anastasie, Gard).  
Monument funéraire de Quadratus et de sa famille. Nîmes, musée archéologique.

un même enclos funéraire, ce qui évitait d'entrer dans les détails ? C'est une hypothèse plausible. Quoi qu'il en soit, il faut faire preuve de la plus grande prudence dans nos conclusions sur la composition des familles, car nous ignorons beaucoup des coutumes des Anciens en matière de rédaction des épitaphes. Ainsi, comme nous venons de le voir, l'absence d'enfants dans une épitaphe ne veut pas forcément dire qu'un couple n'avait pas eu d'enfants ou n'en avait plus de vivants.

Sans indication d'âge, ces inscriptions montrent l'autre limite du vocabulaire de la parenté. Celui-ci nous renseigne sur une succession de générations, mais non sur une durée ni sur un intervalle dans la succession des générations. Le vocabulaire ne permet pas, *a priori*, de préjuger l'âge des personnes mentionnées. Grands-pères et grands-mères pouvaient très bien n'avoir qu'une quarantaine d'années à la naissance de leurs petits-enfants. Seul le nombre éventuel de générations qui séparent dédicants et dédicataires peut être interprété, avec prudence, en âges et en durées potentielles de vie. À Sainte-Jalle (Drôme), chez les Voconces de Vaison<sup>75</sup>, au II<sup>e</sup> s., Annia Pupa a pris soin d'indiquer qu'elle était la dédicante de l'épitaphe de son petit-fils Caius Annius Atilianus – "*auia, nepoti*" : la grand-mère, pour son petit-fils – et d'indiquer l'âge du défunt (22 ans). Vivante, elle n'a pas indiqué son âge, qui ne peut être déterminé avec précision. Si nous supposons encore un intervalle d'une vingtaine d'années entre les générations, Pupa pourrait avoir atteint la soixantaine.

Il faut aussi toujours garder à l'esprit que les épitaphes associent discours convenu par l'affirmation d'une réussite professionnelle et sociale et expression personnelle dans la construction d'une image valorisante. Ainsi, dans certains cas, la mention de l'*auus* ressortit au souci de la mémoire généalogique parce que l'aïeul était un notable. Dans la seconde moitié du I<sup>er</sup> s., à Embrun, Hautes-Alpes<sup>76</sup>, dans les Alpes Cottienes, Marcus Vessonius Paternus s'est occupé du monument funéraire de son grand-père, décursion et duumvir<sup>77</sup>. Nous devons prendre garde à ne pas interpréter ces textes avec notre propre mode de pensée, car les inscriptions n'avaient pas alors la même signification que pour nous<sup>78</sup>.

Autre problème, avec un monument épigraphique à relief de Sens<sup>79</sup> (figure 3) qui représente un couple d'adultes avec une enfant et nomme une petite-fille [*nept(is)*], Fortunata. Sans l'inscription, nous aurions très probablement interprété ce relief comme la représentation d'un couple et de son enfant, sans envisager un saut de générations<sup>80</sup>. Nous devons donc analyser les documents pour eux-mêmes, mais aussi nous demander s'ils sont des exceptions ou s'ils sont représentatifs de situations réelles<sup>81</sup>.

Comme le montrent ces quelques exemples, il ne faut pas confondre la longue durée d'une histoire familiale – restituée par les arbres généalogiques réalisés à partir des monuments funéraires – et les âges possibles des individus.

### 3. LES DOCUMENTS D'ÉTAT CIVIL : LES PREUVES DE L'ÂGE<sup>82</sup>

#### • L'enregistrement des naissances

Au vu des exigences des lois *Aelia Sentia* (4 apr. J.-C.) et *Pappia Poppaea* (9 apr. J.-C.) – applicables à tous les citoyens du monde romain –, il est clair que la déclaration des naissances des enfants de citoyens était obligatoire, au moins depuis Auguste<sup>83</sup>. En effet, la première interdit aux maîtres de moins de 20 ans d'affranchir un(e) esclave.



3. Sens (Yonne). Monument funéraire de Fortio, esclave impérial, de son épouse et de sa petite-fille.  
Sens, musée archéologique.